

*Nowelle Édition.*



# SUR LA GOUTTIÈRE

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Alphonse ARNAULT et Louis JUDICIS

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des DÉLASSEMENTS-COMIQUES,  
le 13 Décembre 1848.

PERSONNAGES.

ANNIBAL.....  
MARIE.....  
BOURNICHON..... }  
BARNABÉ FLAMBANT.. }

ACTEURS.

M. CHRISTIAN.  
M<sup>lle</sup> ALPHONSINE.  
Utilités.

La scène est divisée en deux parties. — A gauche de l'acteur, une chambre simplement meublée; porte au fond; près de la porte, à droite, un lit avec des rideaux de couleur; près du lit une commode; au milieu de la chambre, un guéridon; contre le mur de gauche, un râtelier garni de pipes, un cor de chasse, des rayons chargés de livres, d'assiettes, de bouteilles, etc. — La cloison qui coupe le milieu de la scène est percée d'une fenêtre ouvrant sur le toit d'une maison voisine; au centre de ce toit, une mansarde; le bord du toit formant gouttière, est praticable et assez large pour qu'on puisse y placer deux chaises et le guéridon mentionné; plus haut, devant la mansarde, quelques pots de fleurs

## SCÈNE PREMIÈRE.

*(Au lever du rideau, il fait presque nuit. Annibal est couché dans son lit, les rideaux fermés; on entend des coups frappés à la porte du fond.)*

ANNIBAL, passant sa tête entre les rideaux du lit. Qui est là?

BOURNICHON, du dehors. Monsieur Annibal, ouvrez!.. c'est moi! vot' portier!..

ANNIBAL, écartant à moitié les rideaux du lit. Attendez que je passe mon indispensable... *(Il referme les rideaux.)* Là!.. voilà qui est fait!.. *(Il saute à bas du lit en pantalon, les bras en chemise et ouvre la porte.)* Entrez, monsieur Bournichon. *(Pendant cette scène, Annibal se brosse, se peigne, et achève de s'habiller.)*

BOURNICHON, tirant les rideaux de la fenêtre. Dieu de Dieu! est-il permis de dormir-z-aussi tard!.. il y a longtemps que M. Hippolyte, vot' ami, vot' Pilate comme vous l'appellez, est sorti.

ANNIBAL. Ah! ah! ce cher ami, le modèle des amis, il est parti sans me serrer la main!.. *(Se frottant les yeux.)* Tiens! tiens! tiens! il fait grand jour!

BOURNICHON. Je crois bien, à midi.

ANNIBAL. Midi!.. ce n'est pas possible!.. le soleil avance. *(Il cherche sa montre.)* Eh bien, où est donc ma montre? Je suis volé, moi.

BOURNICHON. Oh! Monsieur!.. combien l'homme est-z-exposé-z-à l'erreur, comme disait un savant qui daignait m'apprendre les principes de la langue-z-alors que j'étais portier-z-à l'Académie des Sciences, vot' montre, Monsieur, ne vous a point été volée...

ANNIBAL. Où est-elle?

BOURNICHON. Dans la poche de M. Hippolyte,

vot' ami; c'est lui qui l'a-z-empotée afin de savoir l'heure, il m'a prié-z-en passant de vous le dire.

ANNIBAL. C'est fort désagréable. Je le reconnais bien. à Quel temps fait-il? *(Il regarde par la fenêtre.)*

BOURNICHON. Un temps superbe, Monsieur; aussi, voyez comme les giroflées de mademoiselle Marie sont-z-épanouies, tout est fleuri!..

ANNIBAL. Comme votre syle, monsieur Bournichon.

BOURNICHON, saluant. Vous êtes bien honnête, Monsieur.

ANNIBAL, regardant à droite. Ah! la voisine n'y est pas!

BOURNICHON. Vous en êtes fâché?

ANNIBAL. Oh! non, par exemple!.. depuis quinze jours que j'ai le malheur de vivre à côté d'elle, voilà la première fois que je peux dormir la grasse matinée. Dès le point du jour elle file des sons... et elle chante faux, la malheureuse!..

BOURNICHON, tout en faisant le ménage. Dame! c'te jeunesse, elle travaille, et quand on travaille-z-on chante-z-afin dese donner du courage, mais, hier, je lui ai dit que ça vous ennuyait et ce matin-z-elle n'a pas chanté.

ANNIBAL. Je ne suis plus étonné, a'ors, d'avoir dormi si longtemps. — Prenez donc garde, monsieur Bournichon, vous allez casser ma pipe!..

BOURNICHON. Non, Monsieur, -z-il n'y a pas de danger. *(Il la laisse tomber.)* Ah! mon Dieu!

ANNIBAL. Là!.. elle est cassée!.. que le diable vous emporte! — Ah! quel malheur d'avoir une pareille femme de ménage!

BOURNICHON. Oh! Monsieur, vous ne dites point ce que vous pensez.

ANNIBAL. Mais si, vous n'êtes bon à rien.

**BOURNICHON.** Oh ! Monsieur, demandez à madame Bournichon...

**ANNIBAL.** Allons, bon ! il va encore me parler de son ménage.

**BOURNICHON.** Oh ! Monsieur, c'est si beau le ménage !

**ANNIBAL.** Portier, va !

**BOURNICHON.** Monsieur Annibal ?

**ANNIBAL.** Eh bien ?

**BOURNICHON.** Voulez-vous me permettre-z-une question ?

**ANNIBAL.** Laquelle ?

**BOURNICHON.** Pourquoi donc que vous ne vous engagez pas dans les liens de l'hyménée ?

**ANNIBAL.** Malheureux ! qu'as-tu dit là ?.. me marier !.. mais, tu ne sais donc pas ce que c'est que les femmes ?

**BOURNICHON, avec fatuité.** Oh ! Monsieur !

**ANNIBAL.** Prendre une femme !.. mais, c'est faire abnégation de soi-même ; c'est devenir un être double, une chose informe dont dont la base est une botte et le sommet une cornette ! c'est abdiquer complètement sa dignité d'homme pour se plier aux mille caprices d'une tête éventée et fantasque !

Air : Dieu, quel caractère ! (de Suzanne. — Palais-Royal).

Lorsque le zéphire  
Dans les prés soupire,  
Si Monsieur désire  
Fuir loin de Paris,  
Madame présage  
La pluie et l'orage  
Et veut, c'est l'usage,  
Rester au logis.  
Mais, voyez l'antienne !  
Que Monsieur revienne  
Mouillé, hors d'haleine,  
Sans force, aux abois,  
Madame, au contraire,  
C'est son caractère,  
Ce jour-là préfère  
Courir dans les bois.  
Monsieur dort... Madame,  
Qui d'ennui se pâme,  
En baillant réclame  
Son facon d'odeurs.  
Monsieur chante... vite,  
Madame s'irrite,  
Pleure et se dépîte,  
Elle a des vapeurs !

Enfin, vous ne pouvez ni rire, ni pleurer, ni sortir, ni rentrer, ni manger, ni chanter, ni même vous fâcher, sans la volonté de Madame. — Voilà ce que c'est que le mariage !

**BOURNICHON.** Oui, Monsieur, mais il y a-z-aussi des compensations.

**ANNIBAL.** Laissez-moi donc tranquille avec vos compensations ! Est-ce que je n'ai pas essayé ?

**BOURNICHON.** Comment, Monsieur, vous avez été marié ?

**ANNIBAL.** Huit fois.

**BOURNICHON.** Huit fois !

**ANNIBAL.** Huit fois je me suis mis en ménage... ça durait six semaines, puis, un beau jour, j'étais...

**BOURNICHON.** Veuf ?

**ANNIBAL.** Non... autre chose.

**BOURNICHON.** Ah ! je comprends de quels mariages Monsieur veut parler... farceur, va !

**ANNIBAL.** Je restais six semaines garçon, puis je recommençais l'expérience, qui avait toujours le même résultat.

**BOURNICHON.** Comment, Monsieur, vous étiez toujours ?..

**ANNIBAL.** Toujours ! aussi à la dernière épreuve, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus ; j'ai voué aux femmes une haine féroce.

**BOURNICHON.** Je suis bien sûr que M. Hippolyte ne partage pas votre opinion sur le mariage.

**ANNIBAL.** Hippolyte ! il pense absolument comme moi ; c'est pourquoi nous sommes si bons amis, nous avons juré de vivre et de mourir garçons... ah ! c'est si beau, le célibat !.. la bonne liberté !..

Air du Premier prix.

A la maison si l'on s'ennuie  
On va flâner au boulevard ;  
On peut, selon sa fantaisie,  
Sortir matin et rentrer tard.  
Et puis, la nuit si l'on somnolle,  
Personne ne vous dit tout bas :  
Quoi ! vous dormez lorsque je veille !..  
Ah ! Monsieur, vous ne m'aimez pas.

On est libre ! on est son maître, on est heureux, enfin !.. allons, bon ! voilà un bouton parti... il faut que je change de pantalon à présent... — Oui monsieur Bournichon, c'est une admirable chose que le célibat !.. d'abord quand on est marié, on n'a plus un seul ami.

**BOURNICHON, avec candeur.** Au contraire, Monsieur, j'en ai bien davantage, depuis que madame Bournichon...

**ANNIBAL.** C'est ce que je voulais dire : on n'en a plus, ou on en a trop, mais de véritables amis, des amis comme ce cher Hippolyte... — (Regardant par la fenêtre.) Il fait beau temps je vais mettre un pantalon blanc. (Cherchant dans sa commode.) Des amis avec lesquels tout est commun, peines... chagrins... — ah ça, où est donc mon pantalon blanc ?.. je ne le trouve pas.

**BOURNICHON.** Un pantalon blanc... M. Hippolyte en avait un ce matin.

**ANNIBAL, repoussant le tiroir avec colère.** Ah ! bien ! ah ! bon ! il a pris mon pantalon... il me prend tout cet être-là. — me voilà forcé de garder ce pantalon... allons ; je ne mettrai pas de bretelles, voilà tout.

**BOURNICHON.** Vous serez bien plus à votre aise, z-il fait si chaud !.

**ANNIBAL, cherchant de nouveau dans la commode et en tirant un col.** Il fait si chaud ! il fait si chaud !.. ah ! bien ! ah ! bon ! la blanchisseuse m'a rapporté un faux-col qui n'a pas de cordon !.. et je n'ai que celui-là de blanc !.. comment faire à présent ?

**BOURNICHON.** Pour un cordon...

**ANNIBAL.** Pour un cordon ! pour un cordon ! savez-vous ce que c'est qu'un cordon ?

**BOURNICHON.** Oh ! Monsieur !.. moi qui le tira toute la journée !..

**ANNIBAL.** Vous êtes bête ! — d'ailleurs, c'est toujours la même chose... quand je prends une chemise, il n'y a plus de boutons !.. quand je prends un faux-col, il n'y a plus de cordons !.. quand je prends un pantalon, il n'y a plus de sous-pieds !.. ça ne peut pas durer comme ça !.. ça ne peut pas durer comme ça !..

**BOURNICHON.** Ne vous fâchez pas, Monsieur, ne

vous fâchez pas. Je vas-z-aller vous chercher-z-aiguille-z-et du fil.

ANNIBAL. Allez, monsieur Bournichon... je vais fumer une pipe en vous attendant.

BOURNICHON. C'est cela, Monsieur, ça vous calmera tout à fait.

ANNIBAL, *fouillant dans une blague à tabac placée sur la cheminée*. Ah! bien!.. ah! bon!..

BOURNICHON. Qu'est-ce qu'il y a-z-encore?

ANNIBAL. Il n'y a rien! il n'y a plus de tabac... ma blague était pleine hier au soir... je n'ai pas fumé en dormant.

BOURNICHON. Oh! Monsieur!.. ça n'est pas probable, mais M. Hippolyte a beaucoup fumé ce matin.

ANNIBAL, *jetant la blague par terre avec fureur*. Encore lui!.. il y a de quoi me rendre fou!.. allez me chercher du tabac monsieur Bournichon... ah!.. à propos, et mon déjeuner... qu'est-ce que je mangerais bien ce matin?..

BOURNICHON. Du jambon z-et du gruyère.

ANNIBAL. Du jambon z-et du gruyère, du gruyère-z-et du jambon!.. vous n'avez que ça à m'offrir!

BOURNICHON. Dame! Monsieur...

ANNIBAL. Allons, puisque je suis condamné au jambon et au gruyère à perpétuité, allez, monsieur Bournichon, allez.

BOURNICHON. J'y vais, Monsieur, j'y vais... (Revenant.) Ah! mon Dieu! j'oubliais cette lettre que le facteur a apportée pour vous ce matin.

ANNIBAL. Donnez.

BOURNICHON. C'est huit sous.

ANNIBAL, *sans prendre la lettre*. D'Orléans!.. c'est encore de mon oncle! connu! je les sais par cœur les lettres de mon oncle. Depuis trois ans c'est toujours la même chose : « Mon neveu, il est temps de prendre un parti... tes études doivent être terminées... il faut te marier... avec la dot de ta femme tu achèteras une charge... » Oui une charge... et puis l'autre... ça ferait deux! huit sous!.. c'est trop cher!.. gardez votre lettre, monsieur Bournichon.

BOURNICHON. Mais, cependant, Monsieur, z-il y a peut être des choses importantes.

ANNIBAL. Vous croyez?.. allons, nous allons voir. (Il prend la lettre et la décachète.) Écoutez. (Lisant.) « Mon neveu, il faut en finir... » (Parlé.) Hein? (Lisant.) « depuis six ans que tu fais tes études à Paris tu dois être assez savant... » (Parlé.) Naïve candeur!

BOURNICHON. Pauvre homme!

ANNIBAL. Vous dites, monsieur Bournichon?

BOURNICHON. Rien, Monsieur; j'écoute, Monsieur, dans le recueillement le plus profond.

ANNIBAL, *continuant*. « Puisque tu as repoussé sans la connaître, la femme que je te destinais, je te laisse libre de choisir celle que tu veux dras... » (Parlé.) Ah! c'est toujours ça de gagné! (Lisant.) « Mais je te prévient que si dans huit jours tu n'es pas marié, je t'abandonne complètement... » (Parlé.) Diable! (Lisant.) « Je ne paie plus tes dettes... » (Parlé.) Diable! diable! (Lisant.) « Enfin je supprime la pension... » (Parlé.) Fichtre!.. ah! mais!.. ah! mais! ça devient sérieux! ah! si j'avais encore mes douze cents francs de rente!

BOURNICHON. Comment, Monsieur, vous avez eu douze cents francs de rente!

ANNIBAL. Oui.

BOURNICHON. Qu'en avez-vous donc fait? ..

ANNIBAL. Je ne les regrette pas. Ils m'ont servi à faire une bonne action.

BOURNICHON, *curieusement*. Comment cela?

ANNIBAL. Il y a six ans, j'allais à Orléans pour recueillir l'héritage de mon père : vingt cinq mille francs environ. Je descendis chez une bonne vieille tante qui m'avait tenu lieu de mère. Je la trouvai livrée au désespoir. Son commerce allait mal; elle avait contracté des dettes qu'elle ne pouvait payer. C'était la misère, le déshonneur pour elle et pour sa fille, une charmante espiègle de dix ans qui riait dans mes bras sans souci de l'avenir. Ma foi! j'eus un bon mouvement : tirant de mon portefeuille le contrat qui me donnait la fortune, je le remis à ma tante en lui disant :

Air du Château de la Poularde.

Dans ma folle, oui, déjà je rêvais  
Mille plaisirs, jeux, chevaux et maîtresses,  
Me croirez-vous, oui, déjà j'éprouvais,  
Riche d'hier, l'embarras des richesses.  
Mais j'ai trouvé l'emploi de mon trésor,  
Ne pleurez plus, éloignez vos alarmes;  
Point de refus, prenez, prenez cet or,  
Ah! croyez-moi, c'est du bonheur encor,  
Que de pouvoir sécher des larmes!

BOURNICHON, *essuyant une larme avec son plumbeau*. Ah! Monsieur, c'est un beau trait, j'en suis tout ému. Il m'infecte, Monsieur, il m'infecte.

ANNIBAL. Tiens, tiens, je n'avais pas fait attention. Il y a un post-scriptum à la lettre de mon oncle.

BOURNICHON, *avançant la tête et cherchant à lire* : Un post-scriptum!

ANNIBAL. Voyez ce qu'il dit encore. (Il lit.) « Dans huit jours je serai à Paris, j'en repartirai aussitôt que j'aurai vu ta femme, mais si tu n'es pas en mesure de me la présenter le jour même de mon arrivée, ne compte plus sur ton oncle... » Barnabé FLAMBANT. (Froissant la lettre entre ses mains.) Ah çà! mais, c'est une conspiration contre ma liberté!.. c'est une machine infernale, c'est une bombe incendiaire que ce vieillard!.. qu'est-ce que je lui ai donc fait pour m'en vouloir ainsi?

BOURNICHON. Mais, Monsieur-z-il me semble, pourtant, qu'il ne veut que votre bonheur, ce digne oncle.

ANNIBAL, *le prenant au collet*. Mon bonheur, bourreau!.. mon bonheur, misérable!

BOURNICHON, *effrayé*. Monsieur!

ANNIBAL. Tu veux que je me marie!.. que je devienne un jour, comme toi, le père d'affreux moutards!..

BOURNICHON, *se fâchant*. Monsieur! vous insultez ma progéniture!

ANNIBAL. Tu veux que j'aie une femme acariâtre, jalouse, criarde, comme madame Bournichon?

BOURNICHON, *plus fort*. Monsieur!.. vous insultez mon épouse!

ANNIBAL. Tu veux que je sois... ce que tu es, peut-être!.. non, mille fois non!

BOURNICHON, *furieux*. Monsieur!.. madame Bournichon est sage, entendez-vous!

ANNIBAL, *le poussant*. Va-t'en, malheureux! va-t-en... mari!

BOURNICHON, *avec dignité*. Je me retire, Monsieur... je me retire!

Air du Troisième au-dessus de l'entresol  
(Troisième mari).

BOURNICHON.

Sur madame Bournichon  
Je n'entends pas raillerie.

ANNIBAL.

N'oubliez pas, je vous prie,  
Mon gruyère-z-et mon jambon.

BOURNICHON.

Monsieur, soyez-en convaincu,  
Ma Paméla, je vous le jure,  
Est à cheval sur sa vertu.

ANNIBAL.

C'est une pauvre monture!  
ENSEMBLE.

ANNIBAL.

Allez, mon vieux Bournichon,  
J'ai faim, mon estomac crie;  
N'oubliez pas, je vous prie,  
Mon gruyère-z et mon jambon.

BOURNICHON.

Sur madame Bournichon,  
Je n'entends pas raillerie,  
Il faut que je le châtie  
Et qu'il me rende raison.

(Il sort.)

ANNIBAL, seul. Ce Pipelet!.. me marier! me marier!

BOURNICHON, passant la tête par la porte. Je vous dis qu'elle est sage madame Bournichon!

ANNIBAL, courant à lui. Ce n'est pas fini!

BOURNICHON. Ah! mais! (Il disparaît.)

## SCÈNE II.

ANNIBAL, puis MARIE.

ANNIBAL. Avec tout cela, me voilà fort embarrassé, moi... mon oncle est bon enfant, mais quand il a fourré quelque chose dans sa tête il faut que cela se fasse, et s'il veut absolument me marier il faudra bien que je finisse par en passer par là, sous peine de me voir couper les vivres. Ah! pourquoi n'ai-je plus mes douze cents francs de rente! Ah! bah! (Ici Marie ouvre sa fenêtre.)

MARIE, chantant en arrosant ses fleurs.

C'est le jardin de Jenny l'ouvrière,  
Le cœur content, content de peu.  
Elle pourrait être riche et préfère  
Ce qui lui vient de Dieu!...

(Elle continue en fredonnant.)

ANNIBAL, il regarde par la fenêtre. Aïe!.. il paraît que la voisine est de retour... elle arrose ses fleurs... elle est gentille... c'est dommage qu'elle chante si faux! ah ça, mais, je m'ennuie, moi... qu'est-ce que je vais faire?.. oh! mon cor de chasse!.. c'est une vengeance. (Il décroche son cor de chasse et sonne une fanfare.)

MARIE, frappant à la fenêtre d'Annibal avec le manche de son balai. Monsieur!.. Monsieur!

ANNIBAL. Mademoiselle?

MARIE. Est-ce que vous ne pourriez pas jouer un peu moins fort?

ANNIBAL. Si c'est fort, c'est juste au moins.

MARIE. Plait-il?

ANNIBAL, criant. Je dis que c'est juste.

MARIE. Merci. (Annibal recommence. — Marie jette une pierre dans la chambre d'Annibal.)

Monsieur!.. Monsieur!..

ANNIBAL. Mademoiselle.

MARIE. Ça n'est pas amusant, le cor de chasse, ANNIBAL. Vous trouvez! c'est pourtant plus agréable à entendre que vos guitares de Barbarie.

MARIE. Vous trouvez que je chante mal?

ANNIBAL. Parbleu!.. c'est faux!

MARIE. Vous dites?

ANNIBAL. Je dis que c'est faux!

MARIE. Vous êtes bien aimable.

ANNIBAL, à part. Allons, bon!.. Elle prend ça pour un compliment.

MARIE. Monsieur?

ANNIBAL. Mademoiselle.

MARIE. Chantez-vous?

ANNIBAL. Quelque fois.

MARIE. Comme moi.

ANNIBAL. Oh! non.

MARIE. J'aime beaucoup la musique... le flageolet, l'acordéon... mais pas le cor de chasse.

ANNIBAL. Je comprends. Je vais lire.

MARIE. Merci. (Annibal remet son cor de chasse au clou, prend un livre... le parcourt un instant, puis il le jette avec colère.)

ANNIBAL. Ah ça, mais, c'est fort désagréable!.. on n'est pas libre chez soi.

MARIE, chantant

Écoutez, peuples de France,  
Peuples de la Normandie,  
Peuples du Chili aussi,  
Du cap... ..

(Elle rentre.)

ANNIBAL. Ah! bien! ah! bon!.. il ne manquait plus que cela, la complainte de Fualdès à présent... j'aime encore mieux la pièce... décidément je déménagerai au terme prochain.

## SCÈNE III.

ANNIBAL, BOURNICHON MARIE, dans sa chambre.

BOURNICHON, d'une voix caverneuse. Monsieur, voici votre déjeuner : du jambon, du gruyère, du fil-z-et du tabac.

ANNIBAL. Dites donc, monsieur Bournichon. (Il veut le prendre par le bras.)

BOURNICHON, se dégageant. Ne me touchez pas, Monsieur.

ANNIBAL. La voisine est revenue.

BOURNICHON. C'est possible, Monsieur.

ANNIBAL. Nous venons d'avoir une conversation ensemble. Elle est fort en... nuyeuse, cette demoiselle. Elle a une rage de chanter... (Marie chante.) Tenez!.. l'entendez-vous? (Marie fait un couac.) Oh!.. oh!.. je parie que c'est une choriste de l'Opéra... national.

BOURNICHON. Non, Monsieur, cette demoiselle est couturière.

ANNIBAL. Ah! c'est une couturière.

BOURNICHON. Oui, Monsieur, et une couturière sage, Monsieur.

ANNIBAL. Qu'est-ce que vous me dites donc là? BOURNICHON. La vérité, Monsieur, quoique vous ne croyiez guerre-z-à la vertu, vous!

ANNIBAL. Moi! au contraire. Je crois à la vertu de toutes les femmes, même à celle de madame Bournichon.

BOURNICHON, laissant tomber l'assiette. Oh! Monsieur!.. voici une parole qui vous sauve la vie!..

ANNIBAL, Que le diable vous emporte! voilà mon déjeuner par terre et la plus belle assiette de mon service cassée!

BOURNICHON. La plus belle, Monsieur, c'était l'unique.

ANNIBAL. Justement.

BOURNICHON, ramassant le jambon et le posant sur la table. Là! voilà qu'est réparé.

ANNIBAL. Sauf l'assiette.

BOURNICHON. Oui, Monsieur, vous m'aviez blessé dans mes plus chères affections et j'étais décédé-z-à vous demander raison...

ANNIBAL. Hein?

BOURNICHON. Mais vous vous êtes rétracté...

ANNIBAL. Pas du tout!

BOURNICHON, vivement Si, Monsieur, l'honneur-z-est satisfait, j'accepte vos excuses, Monsieur, j'accepte vos excuses.

ANNIBAL. Allez au diable!

BOURNICHON. Je vais rejoindre madame Bournichon-z-et la rassurer sur les suites de cette affaire!..

Air du Galop de la fille du Danube

ENSEMBLE.

BOURNICHON.

Oui de ce pas

Je vole

Rassurer mon idole.

Plus de tracass,

Non, le sang ne coulera pas.

ANNIBAL.

Oui de ce pas

Il vole

Rassurer mon idole.

Et moi je vas

Entamer mon maigre repas.

(Bournichon sort.)

#### SCÈNE IV.

ANNIBAL, MARIE, assise près de sa fenêtre, cousant.

ANNIBAL. Mariez-vous donc pour devenir aussi Bournichon que ça! (Il allume sa pipe,) Ah! la voisine est à sa fenêtre.

MARIE, toussant. Monsieur!

ANNIBAL, à part. Allons, bon! ça va recommencer.

MARIE, toussant plus fort. Monsieur!

ANNIBAL. Mademoiselle?

MARIE. Est-ce que c'est bien agréable de fumer?

ANNIBAL, à part. Tiens! cette question! (Lui tournant le dos.) C'est le vrai bonheur, Mademoiselle.

MARIE. Ah!.. ça sent bien mauvais, ce bonheur-là!

ANNIBAL, à part. Bégueule, va!

MARIE. Pourquoi donc que les hommes ont de vilains défauts comme ça?

ANNIBAL. Bah! les femmes n'en ont pas, peut-être?

MARIE. Moins.

ANNIBAL. Merci!.. elles sont havigardes, menteuses, indiscrettes, curieuses, etc., etc. (A part.) Attrape!

MARIE. Vous n'êtes pas poli.

ANNIBAL. Ah! vous trouvez!.. c'est possible, mais je suis franc.

MARIE. De mieux en mieux! Vous avez, je le vois, une bien mauvaise opinion des femmes.

ANNIBAL, à part. Ah ça! est-ce qu'elle va me faire un cours de morale?

MARIE. Vous n'en avez donc jamais rencontré d'aimables?

ANNIBAL. Jamais.

MARIE. Oh! il y en a cependant.

ANNIBAL. Je n'en connais pas. (A part.) Elle est insupportable!

MARIE, à part. C'est difficile!.. n'importe, je réussirai, je le veux! (Haut.) Monsieur!

ANNIBAL, à part. Encore!

MARIE. Monsieur... Monsieur... Comment vous appelez-vous?

ANNIBAL. Platt-il? (A part.) Ah! c'est trop fort!

MARIE. Vous dites?

ANNIBAL. Annibal.

MARIE. Anni?...

ANNIBAL, criant. Bal... Annibal!

MARIE. Ah! pardon!.. j'avais mal entendu.

ANNIBAL, à part. Ah ça! est-ce qu'elle se ficherait de moi, par hasard! (Il fait un brusque mouvement.) Allons, bon! encore un bouton de parti!

MARIE. Il manque un bouton à votre gilet?

ANNIBAL. Oui.

MARIE. Voulez-vous que je vous le couse?

ANNIBAL. Merci, je saurai bien le coudre moi-même. (En rentrant.) Justement, j'ai là du fil et une aiguille...

MARIE. Ah! vous êtes tailleur?

ANNIBAL. Tailleur?.. Ah! mais dites donc, pas de mauvaises plaisanteries!... je suis étudiant.... étudiant en droit, entendez-vous!.. (Il se pique.) Ate!

MARIE. Pardon, mais c'est qu'en voyant votre adresse j'avais cru... Est-ce qu'il y a à l'école un cours de couture?

ANNIBAL. Mademoiselle... Tenez, laissez-moi tranquille... je suis furieux... et quand je suis en colère...

MARIE. Oh! le vilain défaut!.. il faut vous en corriger, monsieur Anni... Anni...

ANNIBAL, criant très-fort. Bal!

MARIE. Est-ce que vous l'aimez le bal?

ANNIBAL, à part. Oh! des calembourgs à présent! (Haut.) Oui, Mademoiselle, j'adore le bal, et je me pique... (Il se pique.) Ate! aie!

MARIE, riant. Ça doit être bien beau, un bal!

ANNIBAL, railant. Vous n'y avez jamais été, peut-être?

MARIE. Jamais.

ANNIBAL. Allons donc!

MARIE. Je vous le jure. Et ça n'est pas étonnant, il y a si peu de temps que je suis à Paris.

ANNIBAL. Ah! (A part.) Elle va me raconter son histoire, à présent.

MARIE, l'observant. Quinze jours, à peine... cependant on m'a déjà proposé de me conduire au bal... oui, oui, un beau jeune homme, qui demeure dans la maison... sur votre carré, je crois.

ANNIBAL. Hippolyte, peut-être?

MARIE. C'est son nom. Vous le connaissez?

ANNIBAL. Oui. (A part.) Ah! le sournois!

MARIE. Un bien aimable jeune homme!

ANNIBAL. Vous trouvez?

MARIE. Il ne fume pas, lui.

**ANNIBAL.** Ah! par exemple! c'est-à-dire qu'il fume comme une locomotive en fureur.

**MARIE.** Pas de ça: les dames, du moins. (*Peu à peu Annibal laisse éteindre sa pipe; puis il la jette doucement loin de lui; Marie observa ce manège.*)

*Air de la Robe et des bottes.*

De votre ami j'aime le caractère,  
Près du beau sexe il n'a pas votre orgueil,  
Il est gentil, galant; — je lui fais faire  
Mes volontés au geste... au doigt... à l'œil...  
Il a l'humeur complaisante et facile,  
Triste parfois, il rit lorsque je ris,  
Il est très doux... et surtout... très-docile.  
Bref, ce serait la perle des maris.

**ANNIBAL.** Lui! il ne se mariera jamais, ni moi non plus.

**MARIE.** Tiens! et pourquoi donc cela?

**ANNIBAL.** Parce que.

**MARIE.** Ah! c'est une raison. Pourtant, si vous rencontriez une bonne femme...

**ANNIBAL.** Une bonne femme!

*Air de l'Apothicaire.*

Un juif prodigne. — un merle blanc  
— Et la pierre philosophale,  
— La canicule au Groënland,  
— Et dans Paris une vestale,  
— Une dévote au paradis,  
— De l'esprit dans un mélodrame  
Sont aujourd'hui, je vous le dis,  
Moins rares qu'une bonne femme.

**MARIE.** Mais qu'est-ce que les femmes vous ont donc fait, pour que vous les haïssez ainsi?

**ANNIBAL.** Les femmes!.. tenez... n'en parlons plus... elles sont cause de tout ce qui m'arrive...

**MARIE.** Ah! mon Dieu! que vous arrive-t-il donc?

**ANNIBAL.** Figurez-vous que j'ai un oncle.

**MARIE.** Ah! (*A part.*) Il y vient enfin! (*Elle se lève, pose un fourneau sur la gouttière et souffle le feu.*)

**ANNIBAL.** Oui, j'ai un oncle; eh bien! n'a-t-il pas l'infamie de vouloir me marier!

**MARIE.** Je le trouve fort raisonnable, cet oncle-là.

**ANNIBAL.** Attendez. Il faut que mon choix soit fait dans huit jours ou je perds à tout jamais son amitié et ma pension... (*Avec un soupir.*) Ma pauvre pension!

**MARIE.** Le délai est court, cependant on peut trouver.

**ANNIBAL.** En huit jours?

**MARIE.** Sans doute.

*Air: Un homme pour faire un tableau.*

Huit jours!.. c'est le bonheur qui luit,  
C'est le chagrin... la gaieté folle,  
C'est la fortune qui sourit,  
C'est l'espérance qui s'envole!  
Huit jours!.. c'est un siècle!.. huit jours!  
Que de choses ce mot renferme!  
Hélas! combien voit-on d'amours  
Naitre et mourir avant ce terme!

**ANNIBAL.** C'est possible! mais mon parti est pris, je ne veux pas me marier.

**MARIE.** Comment faire alors?

**ANNIBAL.** Je n'en sais rien. (*Un temps. Marie met un poëlon sur le feu.*) Tiens! qu'est-ce que vous faites donc là?

**MARIE.** Du chocolat pour mon déjeuner.

**ANNIBAL.** Ah! vous aimez le chocolat?

**MARIE.** Beaucoup.

**ANNIBAL.** C'est bon, le chocolat!

**MARIE.** Excellent! puis, c'est facile à faire.

**ANNIBAL.** Facile! facile! pas déjà tant! il faut un fourneau, un poëlon, du feu, est-ce que je sais, moi!

**MARIE.** Eh bien! est-ce qu'on n'a pas tout ça, dans son ménage?

**ANNIBAL.** C'est-à-dire que moi, je déjeune depuis six ans, avec du jambon, du saucisson z-et du fromage, comme dit M. Bournic: on.

**MARIE, riant.** Pauvre garçon!.. je vous plains. (*Elle souffle le feu.*) Dites donc, monsieur Annibal, si vous aviez une femme, vous pourriez manger tous les matins votre tasse de chocolat et des petites côtelettes rissolées... Aimez-vous les côtelettes?

**ANNIBAL.** Rissolées?

**MARIE.** Oui.

**ANNIBAL.** Avec férocité.

**MARIE, riant.** Comme ça se trouve!.. et moi aussi.

**ANNIBAL.** Ah!.. (*A part.*) C'est égal, elle a l'air d'une bonne fille!

**MARIE.** Mais j'y pense, est-ce que votre oncle ne vous a pas désigné la femme que vous devez épouser?

**ANNIBAL.** Si, il m'a écrit il y a deux ou trois ans, je ne sais plus au juste, pour me proposer la main d'une jeune fille... une cousine à moi, je crois.

**MARIE.** Vous avez refusé?

**ANNIBAL.** Parbleu!

**MARIE.** Sans la connaître!.. Vous avez eu tort, c'était peut-être un très-bon mariage.

**ANNIBAL.** Il n'y en a pas de bons.

**MARIE.** Quelle erreur!.. Tenez, moi, j'ai une amie de pension...

**ANNIBAL.** Ah! vous avez été en pension?

**MARIE.** Oui.

**ANNIBAL.** Où ça?

**MARIE.** A Orléans.

**ANNIBAL.** Tiens! c'est mon pays!.. Est-ce que vous êtes d'Orléans?

**MARIE.** Non... je suis née à Beaugency.

**ANNIBAL.** Ah! nous sommes compatriotes!.. (*A part.*) Décidément, c'est une bonne fille! (*Haut.*) Mais, dites donc, si vous avez été en pension à Orléans, vous devez connaître mon oncle Barnabé Flambant, le marchand de vinaigre?

**MARIE.** Non... il y a tant de marchands de vinaigre à Orléans.

**ANNIBAL.** C'est fâcheux! je vous aurais chargé de le fléchir... de l'attendrir.

**MARIE.** Il est donc bien terrible?

**ANNIBAL.** Oh! non, il est doux comme un mouton, mais il est têtue comme une mule, et quand on lui résiste, il devient aussi acide que sa marchandise. Dans huit jours il sera ici; s'il me trouve encore garçon... si je ne lui présente pas ma femme, je suis ruiné... Avez-vous une idée qui puisse empêcher ce malheur-là, vous?

**MARIE.** Oui, mariez-vous.

**ANNIBAL.** Hein! elle est jolie, votre idée!.. si vous en avez souvent comme ça!

**MARIE, poussant un cri.** Oh!

**ANNIBAL.** Vous avez marché sur quelque chose!

**MARIE.** Non, une autre idée.

**ANNIBAL.** Si elle ressemble à la première..

MARIE. Combien de temps votre oncle doit-il rester à Paris?

ANNIBAL. Un seul jour.

MARIE. Parlait!..

ANNIBAL. Voyons votre seconde idée.

DUO.

Air : *Beaux jours que je regrette* (De ma maîtresse et ma femme.)

MARIE.

Il faut qu'une voisine

Mutine

Et fine

Chez vous, avec adresse,

Paraisse

Maitresse.

Pour elle il faudra feindre,

Sans craindre,

L'amour.

Innocent stratagème,

Poème

D'un jour!

Vous direz... mon bon oncle, embrassez ma femme.

ANNIBAL.

Ah bah!

MARIE.

Bénissez notre hymen!

ANNIBAL.

C'est charmant!

MARIE.

N'est-ce pas?

ANNIBAL.

Charmant, sur mon âme

C'est vraiment, un excellent moyen!

MARIE.

Voyez comme sans peine

La scène

S'enchaîne.

ANNIBAL, *riant*.

Mon oncle avec tendresse

Caresse

Sa nièce.

MARIE.

Le digne homme foloie

De joie

D'orgueil.

ANNIBAL.

Et fiancé avec charme

La larme

A l'œil;

MARIE, *baissant les yeux*.

Puis le soir...

ANNIBAL, *avec inquiétude*.

Puis le soir?..

MARIE, *de même*.

Sans lumière en cachette,

ANNIBAL, *vivement*.

Ah! mais non!

MARIE, *de même*.

Monsieur le Caton,

Votre femme...

ANNIBAL, *lui tournant le dos*.

Elle y tient!

MARIE.

S'éloigne seulette.

ANNIBAL, *se retournant vivement*.

C'est cela; je redexiens garçon!

ENSEMBLE.

MARIE.

Il faut qu'une voisine

Mutine

Et fine,

Chez vous avec adresse

Paraisse

Maitresse;

Pour elle il faudra feindre,

Sans craindre,

L'amour,

Innocent stratagème,

Poème

D'un jour!

ANNIBAL.

Il faut qu'une voisine

Mutine

Et fine,

Céans avec adresse

Paraisse

Maitresse,

Pour elle il faudra feindre,

Sans craindre,

L'amour.

Innocent stratagème,

Poème

D'un jour!

ANNIBAL. Le plan est joli, mais où trouver une femme... qui veuille bien être ma femme... sans être ma femme?

MARIE, *qui, pendant cette scène, a posé une assiette sur le toit devant sa mansarde*. Ah! voilà! où trouver une femme... qui veuille bien...

ANNIBAL. Tiens! vous allez donc déjeuner sur ce toit?

MARIE. Oui, il fait de l'air ici... ma chambre est si petite!..

ANNIBAL. Comme la mienne.. Ma foi, je vais en faire autant. (*A part, en descendant la scène*.) Décidément, c'est une excellente fille!

MARIE, *à part*. Ah! Monsieur, vous y viendrez, ou j'y perdrai mon nom.

ANNIBAL, *revenant à la fenêtre*. Là!.. ça n'est pas long à servir. (*Posant son assiette sur ses genoux*.) Savez-vous que c'est une fautive idée que vous avez eue là! Mon oncle Barn hé est l'homme le plus crédule du département du Loiret... et si je trouvais une femme assez complaisante, assez gentille pour me rendre ce service...

MARIE, *à part*. Allons donc! (*Haut*.) Oui, mais ce sera difficile.

ANNIBAL. Ah! oui!

Air d'Une visite à Bedlam.

MARIE.

Toutes les femmes sont coquettes

ANNIBAL.

Que dites-vous?

MARIE.

Bavardes...

ANNIBAL.

Mais, non,

MARIE.

Indiscrètes...

ANNIBAL.

Entendons-nous.

MARIE.

Méchantes...

ANNIBAL.

Pardon...

MARIE.

Curieuses...

ANNIBAL, *à part*.

Trop parler nuit.

MARIE.

Jalouses, gourmandes, menteuses...  
(*Signe de dénegation d'Annibal.*)  
Vous l'avez dit!

ANNIBAL. Je l'ai dit... je l'ai dit... j'en conviens, mais il y a des exceptions.

MARIE. Ah! vous admettez donc des exceptions maintenant?

ANNIBAL. Vous vous vengez... mais si vous étiez assez aimable pour consentir...

MARIE. Moi!.. ah! par exemple! c'est impossible!..

ANNIBAL. Impossible!.. pourquoi! Rien de plus facile, au contraire, mon oncle arrivera dans huit jours, il repartira le lendemain, consentez seulement pour ce jour-là... je ferai la leçon à Bournichon.

MARIE. Je ne puis.

ANNIBAL. Un jour! un seul jour!

MARIE, à part. C'est trop ou pas assez! (*Haut.*) Mais ma réputation, Monsieur!.. et M. Hippolyte qui veut m'épouser!..

ANNIBAL. Lui!.. ce n'est pas possible!.. Il vous le dit!

MARIE. Il fait mieux, il me l'écrit.

ANNIBAL. Il vous l'écrit?

MARIE. Tous les jours... ce matin encore.

ANNIBAL. Voyons!

MARIE, tirant une lettre de la poche de son tablier. Voyez!

Air de la *Sentinelle.*

ANNIBAL.

Ah! donnez-moi, donnez-moi ce poulet,  
Je veux en faire un fougueux holocauste.

MARIE, allongeant le bras en se moquant de lui. Prenez-le donc.

ANNIBAL, allongeant le bras.

Le moyen, s'il vous plaît?

MARIE, prenant ses pincettes.

Sur mon fourneau j'ai la petite poste.

ANNIBAL.

Bien inventé!

MARIE, tendant la lettre au bout de la pincette.

Non, c'est trop court.

ANNIBAL, courant à la cheminée.

Eh bien, croisons nos estafettes.

(*Prenant sa pincette.*)

J'y suis!

MARIE.

Serrez à votre tour!

ANNIBAL, enlevant la lettre.

Dois-je être jaloux d'un amour

Que l'on prend avec les pincettes!

ANNIBAL, après avoir lu. Ah! l'infâme! comme il me trompait! il veut renoncer au célibat, et il me dit des horreurs du beau sexe!.. il me fait faire les serments les plus féroces (*Montrant son couteau au bout duquel est un morceau de jambon.*) sur la lame de ce poignard... et il se fiche de moi!

Air du *Piège.*

En ma présence, à haute voix  
Il méditait du mariage,  
Tandis qu'en secret, le surnois,  
Brûlait de se mettre en ménage.

MARIE.

C'est ainsi que dans un repas  
On voit souvent de bons apôtres  
Adroitement salir les plats.  
Afin d'en déguster les autres.

ANNIBAL. Ah! c'est comme cela! eh bien! il me le paiera... et pour commencer, puisqu'il vous fait la cour... Mais vous l'aimez peut-être?

MARIE. Qu'est-ce que ça vous fait?

ANNIBAL. Ça me contrarie.

MARIE. Bah!

ANNIBAL. Parole d'honneur! je ne sais pas pourquoi, mais ça me contrarie!

MARIE, à part. Il est jaloux... bon!

ANNIBAL. Dieu de Dieu! que votre chocolat sent bon! c'est un parfum!

MARIE. Vous êtes gourmand?

ANNIBAL. Un peu. J'aime les friandises.

MARIE. Voulez-vous déjeuner avec moi?

ANNIBAL. Comment!.. vous consentiriez?..

MARIE. Certainement.

ANNIBAL, à part. Elle est vraiment gentille!..... (*Haut.*) Ah! oui, mais c'est un peu loin...

MARIE. C'est vrai, je n'avais pas réfléchi.

ANNIBAL. Une idée!.. (*Il prend le guéridon qui occupe le milieu de sa chambre, et le passe par la fenêtre. Il passe ensuite une chaise.*)

MARIE. Eh bien! que faites-vous donc?

ANNIBAL. Ne faites pas attention. (*Il passe lui-même sur le toit.*)

MARIE. Ah! mon Dieu! vous allez vous casser le cou!

ANNIBAL. M'y voici! Ce n'est pas sans peine.

MARIE. Y songez-vous, monsieur Annibal?..... et les voisins?

ANNIBAL. Les voisins!.. bah! il n'y a que des chats et des pierrrots! (*Il prend sur le bord de la gouttière son assiette, sa carafe, etc., les place sur le guéridon, et s'assied.*)

MARIE. Dieu me pardonne! le voilà qui s'installe!

ANNIBAL. Dites donc, si nous mélions nos provisions? Passez-moi votre chocolat.

MARIE, à part. Quelle folie! (*Haut.*) Mais votre table est trop haute, je ne pourrai jamais lever les bras jusque-là.

ANNIBAL. C'est ma folie vraie. (*Un temps.*) Mais j'y pense, pourquoi ne viendriez-vous pas vous assooir là?

MARIE. Sur la gouttière?

ANNIBAL. Ah! c'est solide; et il y a place pour deux. Voyons, donnez-moi votre chaise.

MARIE, à part. C'est pousser un peu loin... ah! si j'étais sûre de l'amener à mes fins!..

ANNIBAL. Décidez-vous!

MARIE, à part. Bah! personne ne peut nous voir. (*Haut.*) Tenez, vous me faites faire des extravagances. (*Elle lui passe un tabouret.*)

ANNIBAL. Bien! à vous maintenant!.. n'ayez pas peur! donnez-moi la main!

MARIE, hésitant. Il n'y a pas danger, bien sûr?

ANNIBAL, lui tendant la main et l'attirant à lui. N'ayez pas peur, je vous tiens!

MARIE, sur le toit. Ah! m'y voici (*Elle regarde en bas, et pousse un cri.*) Dieu! que c'est haut!

ANNIBAL. Dame! un toit, ce n'est jamais au rez-de-chaussée, à présent, donnez-moi votre chocolat. (*Marie prend le chocolat sur son fourneau, remplit une tasse et la donne à Annibal.*)

MARIE. Prenez, je garde la casserole.



Air : *Quand les pierrots du voisinage* (Tirelire).

ANNIBAL.  
L'esprit des amoureux, ma chère,  
Est inventif.)

MARIE.  
Oui, je le vois,  
Car jamais encor, je l'espère,  
On n'a déjeuné sur les toits.

ANNIBAL.  
Ce tête-à-tête m'amuse,  
Dites, n'est-il pas charmant?

MARIE.  
Oui, vraiment (bis).

ANNIBAL.  
Alors un baiser ?

MARIE.  
Je refuse !  
ANNIBAL, se levant, et voulant l'embrasser.  
Bah ! j'ai l'avantage et j'en use !

MARIE, se reculant.  
Que faites-vous ? nenni ! nenni !  
Car vous n'êtes pas mon mari (bis).

ANNIBAL.  
Ah que ne suis-je son mari !

MARIE. Restez tranquille et donnez-moi un peu de jambon.

ANNIBAL. Voilà !.. un festin de Baltazar ! noce complète !.. Dites donc, à propos de noce... si vous vouliez me rendre le service que je vous demande, ce serait notre repas de fiançailles.

MARIE. Oui, mais, ma réputation.

ANNIBAL. Ah ! vous avez peur des soupçons de monsieur Hippolyte.

MARIE. Moi !.. ça m'est bien égal !

ANNIBAL, vivement. Vraiment !.. vous ne l'aimez donc pas ?

MARIE. Pas du tout.

ANNIBAL, s'avançant. Vous êtes charmante !.. (A part.) Fichu guéridon ! (Haut.) Eh bien alors, rien ne s'oppose à notre plan.

MARIE. Mais il faudrait pendant tout un jour... peut-être plus... feindre devant votre oncle une familiarité...

ANNIBAL. Est-ce que ça vous serait pénible ?

MARIE. Mais...

ANNIBAL. Moi, je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que ça me ferait plaisir.

MARIE. Ecoutez : si vous voulez me promettre d'être bien sage... bien réservé...

ANNIBAL. Vous consentirez à devenir ma femme... provisoire ?..

MARIE. Si vous me jurez d'être sage !

ANNIBAL, étendant la main sur son couteau. Je vous le jure toujours sur ce poignard.

MARIE. Eh bien, je consens... pour vous sauver... à passer pour votre femme pendant un jour.

ANNIBAL. Vraiment ! ah ! au diable le guéridon ! il faut que je vous embrasse !.. (Il grimpe sur le toit.)

MARIE, lui barrant le passage avec son tabouret. Du tout, Monsieur, du tout, vous ne passerez pas !

ANNIBAL. Par ici, c'est possible, mais par là... (Il grimpe sur le haut du toit et fait le tour de la fenêtre.)

MARIE, criant. Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc !..

ANNIBAL. N'ayez pas peur.

ENSEMBLE.

Air des Aides de camp.

MARIE.

Descendez, Monsieur, je le veux.  
(Annibal trébuche ; Marie pousse un cri.)  
Mais il va se tuer, grands dieux !

Son audace  
M'embarrasse...  
Ah ! Monsieur, tenez-vous donc mieux.

ANNIBAL.  
C'en est fait, je suis amoureux  
Elle a peur, c'est délicieux !  
Mon audace  
L'embarrasse

Me voici maître de ces lieux.

ANNIBAL, voulant la saisir. Je vous tiens enfin !  
MARIE, s'échappant en jetant le tabouret sur la gouttière. Pas encore ! (Elle se sauve et toujours poursuivie par Annibal se réfugie dans la chambre de celui-ci.)

ANNIBAL, s'arrêtant sur le bord de la fenêtre. Oh ! la malheureuse ! Elle s'est jetée dans l'ancre du lion, sa vertu n'en sortira pas vivante ! (Il saute à son tour dans la chambre, saisit Marie et l'embrasse.) Là !..

MARIE, se débattant. Finissez, Monsieur, finissez ! si c'est ainsi que vous tenez votre promesse !

ANNIBAL. Non, non, je serai sage, maintenant, je vous le jure !

MARIE. Jolie manière de me le prouver. Tiens ! c'est gentil, chez vous, une commode en acajou, un fauteuil...

ANNIBAL, voulant l'entraîner. Et un lit dans lequel on fait de charmants rêves.

MARIE, s'arrachant de ses bras. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi !

ANNIBAL. Marie, chère Marie, je vous aime !

MARIE. C'est une plaisanterie.

ANNIBAL. Oui, je vous aime, je vous le jure ! c'est peut-être ridicule... mais c'est comme cela !

MARIE. Vous ne parlez pas sérieusement ?

ANNIBAL. Si sérieusement que si j'osais...

MARIE, riant. Vous m'offririez votre main, peut-être ?

ANNIBAL. Ma foi, oui !

MARIE, à part. Allons donc ! j'étais bien sûre qu'il y viendrait !

ANNIBAL.

Air d'Yelva.

Oui, j'ai longtemps médité du mariage,  
J'ai de l'hymen méconnu la douceur.  
Ah ! j'étais fou... mais aujourd'hui plus sage,  
Je sais enfin où trouver le bonheur.  
Soyez ma femme, ô ma belle Marie,  
Et pour toujours, je jure à vos genoux  
Que par l'amour guéri de sa folie  
Mon cœur, un jour, sera digne de vous.

MARIE. Quelle folie ! comment ! vous ne me connaissez pas et vous m'offrez votre nom, tandis que vous refusez la main d'une jeune fille que vous présente votre oncle !

ANNIBAL. Choisie par mon oncle elle doit être laide.

MARIE, étourdiement. Laide ! mais non, Monsieur... au contraire...

ANNIBAL. Qu'entends-je ?.. vous la connaissez !..

MARIE, à part. Imprudente!

ANNIBAL, à part. Que signifie ce trouble?... Ah! quel soupçon! *(Haut.)* Marie... dites-moi... cette jeune fille dont me parle mon oncle... ne seriez-vous pas...

MARIE, lui faisant la révérence. Marie Fourrier... votre cousine.

ANNIBAL. Marie Fourrier L. Quoi! cette enfant de dix ans, cette charmante espiègle?

MARIE. C'était moi.

ANNIBAL. Vous!.. Mais comment se fait-il?

MARIE. Votre bienfait nous a porté bonheur, mon cousin; grâce à vous, l'aisance revient dans notre famille, et ma bonne mère a pu, du moins avant de mourir, voir sa fille heureuse! Pauvre mère! je crois l'entendre encore à ses derniers moments:

*Air d'Aristippe.*

Approche-toi, ma fille, me dit-elle,  
Tu m'attirais doucement sur son cœur;  
Écoute bien, et que ta voix rappelle  
Mon dernier legs à notre bienfaiteur!  
Nous lui devons le bonheur, la richesse,  
Mais pour ce cœur l'or n'aurait point d'appâts,  
Donne-lui donc, donne-lui ta tendresse...  
L'amour, enfant, ne se refuse pas (bis).

ANNIBAL. Marie! ma chère Marie!.. Mais comment se fait-il que vous soyez ici?

MARIE. Ah! notre oncle Barnabé Flambant vous l'expliquera, car je l'attendais aujourd'hui même.

ANNIBAL. Aujourd'hui! Ah! je comprends! vous étiez d'accord avec lui...

MARIE. Vous me repoussiez sans me connaître... alors je me suis souvenue des paroles de ma mère... vous ne vouliez pas venir à moi, je suis allée à vous... *(Gaiement.)* Et puis, je suis un peu coquette, Monsieur... j'ai voulu triompher de votre obstination... y suis-je parvenue?

ANNIBAL, lui baisant la main. Marie!

MARIE, écoutant. Grand Dieu! j'entends du bruit! on monte l'escalier... si l'on me surprenait chez vous!

ANNIBAL, grimant sur la croisée et lui tendant la main. Venez... venez... vous aurez le temps de rentrer. *(Marie monte sur la fenêtre; au même moment paraissent Rournichon et Barnabé Flambant.)*

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOURNICHON, BARNABÉ FLAM-  
BANT.

BOURNICHON. Que vois-je! M. Annibal sur les toits, lorsque son oncle arrive?

BARNABÉ FLAMBANT. Mon neveu!

ANNIBAL, tenant Marie par la main. Mon oncle, je vous présente ma femme.

BARNABÉ FLAMBANT. Eh bien! mon neveu, pour cadeau de noce, je te cède mon fonds!

ANNIBAL. Marchand de vinaigre, c'est une fortune sûre!

BOURNICHON. Mais où donc ce mariage s'est-il fait?

ANNIBAL. Sur la gouttière!

MARIE, au public.

*Air: Riez, riez, troups jolie.*

Sur la gouttière, il est bien rare  
De s'épouser, Messieurs, c'est clair,  
Aussi l'hymen qui se prépare  
N'est encor qu'un projet en l'air.  
Oui, nous nous marions en l'air.  
Nous irons chez monsieur le maire  
Et pour moi, je tremblerai moins,  
Si demain messieurs du parterre  
Veulent nous servir de témoins.

FIN.